

venir à surtout été conservé par la spirituelle chanson de Béranger :

Croyez-moi, prince de Navarre,
Prince, faites-nous des sabots.

Cet aventurier naquit à Vezins (Maine-et-Loire), en 1784. Parasseux et vagabond, il quitta le toit paternel en 1795, courut le monde, et, se donnant pour le fils du seigneur de son village, ruiné, disait-il, par la Révolution, il s'introduisit, sous le nom de baron de Vezins, chez la vicomtesse Turpin de Crissé, qui lui accorda la plus généreuse hospitalité ; mais la fourberie ayant été découverte, il fut renvoyé et conduit à sa famille. Trois ou quatre ans plus tard, vers 1799, il partit pour faire ce qu'il appelait son tour de France. On ne sait pas comment il vécut jusqu'en 1803 ; mais, dans le courant de cette année, il fut écroué, « comme vagabond et imbécile », dans la maison de correction de Saint-Denis, où il resta jusqu'en 1805. A sa sortie de prison, il s'engagea dans l'artillerie de marine, et fut envoyé aux colonies d'Amérique. Il ne reparut en France qu'en 1815. A cette époque, on le vit parcourir son département natal, racontant à qui voulait l'entendre qu'il était immensément riche, qu'il avait été colonel dans l'Amérique espagnole, etc., et montrant un passe-port américain sur lequel on lui donnait le nom de « Charles de Navarre, citoyen des Etats-Unis. » Un paysan lui ayant trouvé une certaine ressemblance avec un jeune homme de Saumur parti pour l'armée depuis plusieurs années, et dont on n'avait jamais eu de nouvelles, il se présenta hardiment à la mère de ce jeune homme, parvint à se faire reconnaître pour son fils ; puis, après avoir soutenu quelque temps sa ruse, il se rendit secrètement à Vihiers.

Là, mettant à profit des conversations qu'il avait eues avec un aubergiste de Pont-de-Cé, ancien cuisinier de Louis XVI, l'idée lui vint de se faire passer pour le fils de ce prince. En conséquence, il se fit appeler Louis XVII. Il eut même la sottise de faire écrire (car il ne savait pas même lire) une lettre burlesque à Louis XVIII, dans laquelle, sous le nom de Dauphin-Bourbon, il le sommait de lui restituer l'héritage paternel. La police le fit arrêter. Enfermé à Bicêtre au mois de janvier 1816, il trouva, dans cette prison, quelques niais qui le prirent au sérieux, et qui lui procurèrent d'autres dupes au dehors. Bientôt les visiteurs arrivèrent en foule, l'argent coula à flots. On fit au roi légitime une véritable liste civile, on lui fabriqua une griffe d'or pour déguiser son ignorance, on alla même jusqu'à écrire ses mémoires. Enfin, cette ridicule comédie se dénoua devant le tribunal correctionnel de Rouen, le 19 février 1818. Après des débats qui n'occupèrent pas moins de neuf audiences, et pendant lesquels il ne répondit aux nombreuses questions qu'on lui adressa que par des lazzi, des quolibets et de grossières invectives, Bruneau fut condamné à cinq années de prison pour escroquerie, et à deux années de la même peine pour outrages publics à la magistrature. A l'expiration de sa peine, il devait être mis à la disposition du gouvernement pendant tout le temps qui serait jugé nécessaire ; mais il mourut peu de temps après sa condamnation.

D'après une autre version, il vivait encore en 1844 à Cayenne, où il se livrait au cabotage sur la côte.

BRUNEAU DE TOURS, trouvère du XIII^e siècle. Les poésies lyriques qui nous restent de ce poète sont fort remarquables, et comptent parmi les meilleures productions du genre. Le président Claude Fauchet est le premier qui en fit mention (1610) dans ses *Origines de la langue et poésie française*. Perdu au XVIII^e siècle, le manuscrit qui contenait les poésies de Bruneau fut retrouvé en 1850 par M. Paulin Paris (de l'Institut). Les œuvres de ce poète ont été publiées pour la première fois, en 1865, par M. Brachet, et précédées d'un essai sur la poésie lyrique du moyen âge (*Etude sur Bruneau de Tours, trouvère du XIII^e siècle*, par Auguste Brachet. Paris, 1865, in-80). La vie de ce poète est tout à fait inconnue, et sur ce point les renseignements nous font défaut. On sait seulement que Bruneau naquit à Tours vers 1240, et qu'il fut contemporain de saint Louis et de Thibaut de Champagne.

BRUNEAUX (Jean-Edouard), auteur dramatique français, né au Havre en 1773, mort en 1819. Il s'adonna au commerce, tout en cultivant les lettres, et composa des poésies fugitives, des fables, des comédies et des tragédies. Trois de ces tragédies, *Artouste, roi des Celtes*, *Pyrame et Thisbé* et *Ulysse*, ont été publiées après sa mort (Paris, 1823). Elles n'ont pas été représentées.

BRUNE-ET-BLANCHE s. f. Ornith. Linotte de la Géorgie.

BRUNEHILD ou **BRUNHILD**, reine d'Austrasie, fameuse par le rôle considérable qu'elle joua dans l'histoire de son temps, au milieu des luttes sanglantes des royaumes francs, et surtout par sa rivalité avec Frédégonde. Elle naquit en 534, et elle était fille d'Athanaël, roi des Wisigoths d'Espagne. C'était une femme pleine de grâce et de séduction, dont l'éducation avait été toute romaine. Grégoire de Tours, qui d'ailleurs lui est très-favorable, en parle de la manière suivante : « C'était une jolie fille, belle de visage, séduisante en ses manières, honnête et décente dans ses mœurs,

douée de prudence dans les conseils, et d'un langage flatteur. » En 568, elle fut appelée, par son mariage avec le roi Sigebert, dans la sauvegarde Austrasie, dans cette Germanie gauloise, théâtre d'une invasion continuelle, et abjura l'arianisme avec cette facilité que mettaient à changer de religion les filles de Goths mariées à des Francs. Bientôt elle prit un grand ascendant sur son époux, autant par la supériorité de son esprit que par sa beauté. Sa sœur Galsuinthe, mariée à Chilpéric, roi de Neustrie et frère de Sigebert, ayant été assassinée à l'instigation de Frédégonde, qui prit sa place sur le trône, Brunehaut fit passer sa soif de vengeance dans le cœur de Sigebert et le poussa à la guerre contre la Neustrie. Aidé d'auxiliaires germains, le roi d'Austrasie remporta quelques succès, et déjà il était parvenu à refouler son frère Sigebert dans Tournay, déjà il se croyait roi de Neustrie et se faisait éléver sur le pavois, lorsque, au milieu de son camp, il fut tué par deux sicaires de Frédégonde, qui le frappèrent de couteaux empoisonnés (575). La fortune changea aussitôt de face ; l'armée austrasienne fut dispersée, et Brunehaut tomba aux mains de sa formidable ennemie. Retenue dans une étroite prison, elle parvint cependant à faire échapper son fils Chilpéric, en le cachant dans un panier qu'on descendit par une fenêtre ; un leude dévoué recut le panier et porta le jeune prince à Metz. Chilpéric ne put donc enlever que les trésors de Brunehaut ; quant à elle, il la relégua à Rouen. Là, elle sut inspirer une aveugle passion au propre fils de Chilpéric, le jeune Mérovée, qui l'épousa. Cette union devint la source des plus grands malheurs pour ce prince. Persécuté, poursuivi par la haine paternelle, il finit par se donner la mort. Quant à Brunehaut, elle était parvenue à rentrer en Austrasie, où régnait nominalelement son fils Chilpéric II, encore dans l'enfance. Mais elle eut à lutter contre les grands, empressés encore de la rudesse germanique, et qui ne voulaient plus obéir à l'influence gothique et romaine. Elle parvint cependant à ressaisir l'ascendant et le pouvoir, gouverna avec énergie et capacité, appuya les entreprises de Gondovald, fils prétendu de Clotaire, contre Gontran, roi de Bourgogne, et, par le traité d'Andelot (587), obtint de ce dernier qu'il reconnût Chilpéric pour son héritier et qu'il lui restituât à elle-même Cahors, Bordeaux et autres cités d'Aquitaine, anciennes possessions des Goths, que sa sœur Galsuinthe avait apportées en dot. Pendant ces événements, Brunehaut avait eu de nouveau à se défendre contre les embûches de son éternelle ennemie Frédégonde. Chilpéric étant mort, elle crut régner de même sous le nom de son petit-fils Théodebert, en l'élevéant par les plaisirs ; elle lui donna pour maîtresse une jeune esclave, qui s'empara rapidement de l'esprit du prince imbécile et fit chasser Brunehaut, dont le caractère altier et violent avait d'ailleurs plusieurs fois excité le ressentiment et l'hostilité des grands du royaume. La vieille reine se réfugia en Bourgogne, où régnait un autre de ses petits-fils, Thierry II, prit à cette cour un ascendant presque absolu, déshonora ses cheveux blancs par la débauche et le crime, fit lapider saint Didier, évêque de Vienne, et chassa saint Colomban de sa solitude des Vosges. Enfin, elle arma les deux frères l'un contre l'autre, et Théodebert, vaincu à Toul et à Tolbiac, ayant été fait prisonnier, elle le livra au supplice. Un des enfants du malheureux prince eut la tête écrasée sur une pierre. Ces horreurs étaient d'ailleurs le dénoûment habituel des guerres entre les familles franques. La réunion de l'Austrasie et de la Bourgogne sous l'autorité de Thierry (ou plutôt de son aïeule) semblait menacer la Neustrie d'une ruine certaine. Mais Thierry vint à mourir, ne laissant que des enfants en bas âge, et les grands, fatigués du gouvernement despotique et des violences de Brunehaut, se laissèrent battre presque sans combat par Clotaire II, fils de Frédégonde, qui avait hérité des haines de sa mère. Livrée à son ennemi, la vieille reine, fille, sœur, mère, aïeule de tant de rois, fut traitée avec une épouvantable barbarie. Abandonnée pendant trois jours aux insultes des soldats, elle fut ensuite liée par les cheveux, par un pied et par un bras à la queue d'un cheval sauvage, qui, dans sa course furieuse, la mit en lambeaux (613). Ses ennemis l'accusaient de la mort de dix rois et d'une foule d'autres meurtres ; ils lui imputaient même plusieurs des crimes de Frédégonde. Le plus grand sans doute, aux yeux des Barbares, c'était d'avoir restauré quelques parties de l'administration romaine. Elle avait, sous ce rapport, suivi les traces des rois goths, ses ancêtres, qui avaient tenté de relever l'empire ou du moins d'en imiter les formes. De même, elle semblait avoir revêtu l'unité de l'empire franc et la restauration de la fiscalité, des formes juridiques et de l'administration des Romains, toutes choses odieuses aux Barbares. Son énergie, d'ailleurs, sa haute ambition, ses capacités, son rôle dans les événements de son temps, ont donné à son nom un éclat que ses crimes n'ont pas entièrement terni. Les forfaits qu'on lui reproche étaient dans les habitudes communes de cette époque. On ne met pas en doute qu'ils n'aient été exagérés par des chroniqueurs hostiles. Il est remarquable que les écrivains contemporains, Grégoire de Tours, Fortunat, le pape saint Grégoire, lui sont très-favorables. Elle avait fondé une

foule d'églises, de monastères, et favorisait les missions que le pape envoyait chez les Anglo-Saxons de la Grande-Bretagne. Telle fut l'impression de son long règne, que les populations gallo-romaines finirent par identifier son souvenir avec les souvenirs de la grandeur romaine. Le peuple fit honneur à la fameuse reine d'Austrasie d'une foule de monuments romains (elle en avait elle-même beaucoup construit). Des fragments de voies romaines, encore visibles en Belgique et dans le nord de la France, sont appelés *chaussées de Brunehaut*. On montrait, près de Bourges, un *château de Brunehaut*, une *tour de Brunehaut* à Etampes, la *pièce de Brunehaut* près de Tournay, le *fort de Brunehaut* près de Cahors, etc. On a cru aussi retrouver, dans la rivalité d'une Brunehild avec Crimehild, du poème des *Nibelungen*, le souvenir défiguré des luttes de Brunehaut et de Frédégonde ; mais il est probable que cette coïncidence est toute fortuite.

Brunehaut ou les Successeurs de Clovis, tragédie en cinq actes, d'Aignan, représentée à Paris, sur le Théâtre-Français, le 24 février 1810. Deux partis s'offraient au poète qui entreprenait de peindre Brunehaut, et il avait, de quelque côté qu'il fit pencher la balance, des autorités également respectables pour appuyer ses tableaux : il pouvait nous offrir cette reine, fille, sœur, veuve, mère et aïeule de tant de rois, célèbre par sa beauté, par ses grandes qualités, par un talent nouveau à cette époque dans l'art de gouverner, terminant l'éclat de ses vertus par quelques crimes, fruits de son ambition et de sa politique ; il pouvait, en se fondant sur d'autres témoignages, nous la représenter comme un monstre féroce, choisissant ses fils pour victimes de sa fureur vindicative et de son besoin de régner. Le premier parti offrait des combinaisons dramatiques peut-être intéressantes et nouvelles ; parvenir à intéresser en faveur de Brunehaut coupable, comme pour Phèdre incestueuse, eût été un beau triomphe de l'art ; l'auteur a préféré le second parti ; il a suivi une route où marchent avant lui Athalie et Cléopâtre, Cléopâtre surtout, dont la situation à tant de rapports avec celle de Brunehaut, et près de laquelle le génie de Corneille a placé, non comme opposition, mais comme ressort et comme appui, l'étonnant personnage de Rodogune, et l'admirable caractère d'Antiochus. Brunehaut veut aussi régner aux dépens de ses petits-fils détruits ; elle veut empêcher que l'un d'eux, Thierry, réconcilié avec l'autre, Théodebert, ne devienne le gendre de son frère ; Théodebert, autrefois irrité de ses excès, alarmé de son ambition jalouse, l'a chassée de son palais presque seule, la nuit, en butte aux poignards des assassins : Thierry a donné asile à son aïeule ; mais au moment où il fait la paix avec son frère, au moment où son amour et son prochain mariage lui rendent le dessein et la résolution d'être roi, Brunehaut, qui craint un nouvel outrage, et que la paix des deux frères condamne

... au tourment cruel à supporter

De concevoir le mal sans pouvoir l'enfanter,

fait périr Théodebert sur l'autel même où sa fille s'unit à son frère ; bien plus, elle poignarde celui qui lui a servi d'instrument ; ensuite, elle avoue son crime et s'en glorifie ; elle insulte aux regrets, à la pitié fraternelle de Thierry, à la douleur de la jeune reine, à l'accent ferme et vertueux d'un ami vieillissant d'elle dans les devoirs d'une égale fidélité, soit dans la proscription et l'infortune, soit dans l'éclat des cours. Thierry voudrait venger son frère mort ; mais il abandonne ce soin à la colère céleste, et bannit Brunehaut, qui, réfugiée dans le camp de Clotaire, au lieu d'un allié qu'elle avait cru séduire, y trouve un ennemi et cette fin horrible que l'histoire a livrée au scepticisme de Voltaire.

Le personnage de Brunehaut est dessiné fièrement ; le crime a imprimé sur cette physionomie une effrayante grandeur. Celui de Thierry a de l'élan, de la générosité, de la noblesse ; mais sa jeune épouse n'a qu'un rôle sacrifié. A vrai dire, l'action ne commence guère qu'au troisième acte, les deux premiers actes étant consacrés à une exposition et à des développements historiques. Mais ce troisième acte et celui qui le suit, pleins de force et de mouvement dramatiques, répandent dans l'âme du spectateur l'horreur profonde qui appartient au sujet : les adieux de Brunehaut au fils qui l'épargne et qu'elle menace sont éminemment tragiques ; dans ces deux actes, d'autres situations le seraient au même degré, si la prudence et la politique de Brunehaut pouvaient les avouer. A la fin du troisième, après l'entretien où Clotaire trouve Thierry généreusement disposé à défendre sa mère, c'était une belle idée que de montrer Brunehaut traitant avec cet ennemi ; cette scène n'est qu'indiquée, et elle laisse à désirer toutes les impressions qu'elle avait promises. « Le défaut essentiel de l'ouvrage est la faiblesse et la nullité du cinquième acte, disait le *Moniteur* du 1^{er} mars 1810, dans son compte rendu de cet ouvrage : Brunehaut est sortie pour ne plus reparaitre ; l'auteur semble avoir perdu avec elle le sentiment de ses forces... Thierry, rentrant dans sa capitale, vaincu par Clotaire et Brunehaut, pouvait y être suivi par sa mère impatiente de dicter à son captif les lois les plus humiliantes, d'or-

donner la cassation du mariage, et peut-être un exil au fond d'un monastère ; le péril de Thierry, victime de sa générosité, était intéressant : Clotaire alors pouvait rompre le silence, renoncer à son rôle équivoque, et, fidèle à sa politique, relever Thierry abattu, moins dangereux pour lui que Brunehaut, la déclarer coupable et condamnée pendant qu'elle se croirait triomphante, et du marchepied du trône l'envoyer à l'échafaud... »

Quelques beautés de style, quelques pensées justes et fortes, quelques développements brillants n'ont pas sauvé cet ouvrage, dont l'ensemble est médiocre et qui n'a obtenu qu'un demi-succès. Ce demi-succès s'est même vu contesté à la première représentation ; mais, à partir de la deuxième, les applaudissements ne furent pas refusés à l'auteur, honorablement connu déjà dans le monde littéraire par une traduction de *l'Iliade*, fruit de douze années de travaux.

Le personnage de Brunehaut a souvent inspiré les écrivains dramatiques. Nous n'avons pas à parler ici de la *Frédégonde* et *Brunehaut* de Népomucène Lermier, jouée à l'Odéon en 1821, et une des meilleures tragédies de l'auteur. V. FRÉDÉGONDE ET BRUNEHAUT.

BRUNEL, conventionnel, député de l'Hérault, né probablement à Béziers, fut nommé maire de cette ville en 1791, puis député suppléant à la Législative, où il n'eut pas occasion de siéger. A la Convention, il se perdit parmi les muets de la *Plaine*, et, dans le procès de Louis XVI, vota pour la détention perpétuelle ou le bannissement, si cette mesure était jugée convenable. Envoyé en mission à Lyon après la chute des Girondins, il fut emprisonné un moment par les autorités, qui préparaient la révolte, mais recouvra bientôt la liberté, et rassura fort légèrement l'Assemblée sur les dispositions de l'administration de ce département. Dénoncé par Chabot pour ses correspondances avec les fédéralistes du Midi, il fut décrété d'arrestation et ne sortit de prison qu'après le 9 thermidor. Envoyé de nouveau en mission dans le Midi, il se trouvait à Toulon lors du soulèvement des ouvriers contre les réacteurs de cette ville et de Marseille. Entraîné lui-même dans le mouvement, il signa un arrêté pour la mise en liberté des patriotes et pour la distribution au peuple des armes de l'arsenal. Efficace par l'issue des événements et par les conséquences que sa conduite pouvait avoir pour sa responsabilité, il se fit sauter la cervelle (1795). La Convention accorda généreusement des secours à sa veuve et à ses enfants.

BRUNEL (Jean), littérateur français, né à Arles en 1743, mort à Lyon en 1818. Il s'établit à Lyon, où il devint professeur de grammaire, et fut un des plus actifs rédacteurs du *Journal de la langue française*, dirigé par Domergue. Brunel, qui faisait des vers avec une extrême facilité, a publié dans plusieurs recueils un assez grand nombre de poésies, pour la plupart sur des sujets de circonstance. Il a fait paraître divers ouvrages qu'il avait composés pour ses élèves, notamment : *Cours de mythologie* (Lyon, 1800) ; le *Par-nasse latin moderne* (1808, 2 vol. in-12) ; le *Phèdre français* (1812).

BRUNEL (Marc-Isambert), ingénieur, né en 1769, à Hacqueville (Eure), mort à Londres en 1849. Il servit quelque temps dans la marine royale, émigra en 1793, embrassa la profession d'ingénieur aux Etats-Unis, où il exécuta quelques travaux remarquables, entre autres le canal d'Albany et le théâtre de New-York. Il vint se fixer à Londres en 1799, inventa en 1806 une machine à fabriquer les poulies en bois pour la marine, qui fut employée immédiatement à Portsmouth et qui produisit, la première année, une économie de 500,000 fr., somme dont l'Amirauté gratifia généreusement l'inventeur. L'inépuisable génie de l'ingénieur français enrichit sa patrie adoptive d'une multitude de créations : machine à remorquer, scie circulaire pour débiter les bois de placage, presse hydraulique pour l'emballage, machine à fabriquer pour l'armée des souliers sans couture, scierie mécanique pour les bois de construction, alésoirs pour les fonderies de canons, etc. Mais son plus beau titre de gloire est le fameux *tunnel* de Londres, creusé sous la Tamise, et qu'il exécuta de 1824 à 1842. Il avait aussi tenté de substituer à l'action de la vapeur, dans les machines à haute pression, celle du gaz acide carbonique, alternativement liquéfié et rendu à l'état gazeux. Il était vice-président de la Société royale de Londres depuis 1813, et le gouvernement le nomma baronnet en 1841.

BRUNEL (Isambert-Kingdom), célèbre ingénieur anglais, fils du précédent, né en 1806 à Portsmouth, où son père était à sa fameuse fabrique de poulies, mort en 1859. Son goût pour les travaux auxquels se livrait son père perça de bonne heure dans l'intérêt avec lequel il suivait ces travaux, dans sa passion pour le dessin, enfin dans la facilité avec laquelle il comprenait et parvenait à résoudre les problèmes les plus difficiles de la mécanique. A l'âge de quatorze ans, il fut envoyé à Paris, et, après avoir suivi un cours d'études préparatoires sous la direction de M. Masson, il passa deux ans au collège Henri IV. A son retour en Angleterre, il travailla sous les ordres de son père au tunnel de la Tamise. Cette magnifique entreprise fut commencée en